VICARIAT DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

AU RÉDACTEUR DES ANNALES.

LETTRE du R. P. MORICE. — Vers le lac Fraser. — Pharmacie ambulante du missionnaire. — Le mensonge chez les Indiens. — Cerfs traversant une rivière, ours sur des liards, écluses de castors. — Au fort Georges. — Au fort Mac-Leod. — Chez les Sékanais. — Traversée périlleuse d'une rivière. — Au lac Babine. — Incantations sur une femme chrétienne. — Triste aventure de mineurs en route pour le Klondyke.

Mission du lac Stuart, 25 octobre 1899.

MON RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

L'accueil sympathique que vous avez bien voulu faire dans les *Petites Annales* à la lettre que j'écrivis l'année dernière au R. P. BRULÉ, me porte à vous adresser une relation si incolore qu'elle soit de mes derniers voyages et des missions et retraites qu'ils ont eues pour objectif. Je viens de m'amuser à compter les distances parcourues dans le cours de la présente année, et, si mon arithmétique n'est point en faute, je dois avoir fait quelque chose comme 1 140 lieues depuis ma dernière communication; 1 140 lieues de courses à pied et à cheval, en canot ou en traîneau, voilà, je m'imagine, un total qui, en même temps qu'il dénote une certaine mesure d'activité, donne une idée de l'étendue de ma paroisse. Ce chiffre sera aussi mon excuse pour ne pas vous inviter à m'accompagner dans toutes mes pérégrinations. Je me bornerai, cette fois, à mes missions du printemps et de l'été et aux voyages qu'elles ont occasionnés.

Je rappellerai pour mémoire que mon district comprend quinze églises avec autant de villages ou de fractions de tribus à desservir, plus quelques groupes de moindre importance éparpillés dans la forêt. Toutes ces

localités ont reçu ma visite. Et pourtant aux courses réclamées par les exigences du saint ministère, j'ai pu encore ajouter un grand voyage d'exploration qui m'a mené jusqu'à l'océan Pacifique, en sorte que, du 15 mai au 14 octobre, je n'ai passé que la valeur de huit jours à la maison. Dites, maintenant, si je ne suis pas un véritable Juif-errant ! Or, entre le fort Graham sur le Finlan et le fort Georges au sud, on ne compte pas moins de 150 lieues et, de l'est à l'ouest, la Mission est presque aussi vaste.

Je me reporterai d'abord au 15 mai 1899. Je devais partir la semaine précédente pour le lac Fraser ; mais les deux jeunes gens qui sont venus me chercher me déclarent que c'eût été peine perdue. La neige, assurent-ils, est même si épaisse dans le bois, qu'ils me conseillent de prendre mes raquettes et de ne pas exposer mon cheval à rester en chemin. Je ris de leurs craintes et nous partons.

Le lac Stuart est encore enseveli sous sa couche de glace, excepté près de son déversoir, où de blanches mouettes décrivent dans l'air mille courbes gracieuses, tandis que des bandes gouailleuses de grèbes au long bec jacassent sur l'eau ou se laissent prendre aux filets que l'Indien leur a tendus. Je ne tarde pas à m'apercevoir que mes deux compagnons n'ont pas exagéré l'épaisseur de la neige. Evidemment il eût été plus prudent de prendre la voie des rivières. Mais la saison est déjà trop avancée et mon temps est précieux. A force de gymnastique le long des bancs de neige durcie où il n'enfonce pas toujours, mon brave Bobby parvient pourtant à franchir le premier jour la moitié de la distance entre les lacs Stuart et Fraser. En temps ordinaire, c'est l'affaire d'une demi-journée.

Le soir, nous déblayons la neige pour le campement,

tout comme en hiver, et, pendant que nous essayons de nous réconforter auprès d'un bon feu, il nous fait peine de voir l'attention avec laquelle mon honnête cheval nous regarde et semble demander sa part du festin. Hélas! l'endroit forcément choisi pour y passer la nuit est dépourvu de tout pâturage et, du reste, l'herbe desséchée de l'année dernière est encore recouverte par la neige. Force nous est de le laisser jeûner. Heureusement que nous sommes hors de l'atteinte de ces terribles sociétés pour la prévention de toute cruauté envers les animaux, qui sont si populaires chez la race anglo-saxonne.

Nous nous rendons, exténués de fatigue et ruisselants de sueur, au lac Fraser, où l'aimable population de deux villages, sis à chacune de ses extrémités, quelque peu augmentée de représentants d'une troisième localité lointaine, nous reçoit à bras ouverts. Nous sommes en retard et ne pouvons rester longtemps. Vite à l'ouvrage.

Tout d'abord ce sont les corps qui ont les prémices de mon ministère, car, dans nos parages, ce n'est pas qu'au saint tribunal que le prêtre doit se montrer médecin. Ici il faut du tact, non seulement pour découvrir la nature de la maladie — la plupart de nos médicaments sont plus ou moins anodins et tous sont parfaitement inoffensifs — mais pour ne pas se laisser dévaliser et donner inutilement à l'un ce qui aurait pu servir à l'autre.

Voyez cette vieille entrer péniblement, appuyée sur un énorme bâton et remarquez son air piteux évidemment étudié, ses gémissements prolongés et ses soupirs impossibles, propres à la race peau-rouge.

— Aïe ! Ouf ! Je n'en peux plus. J'ai déjà un pied dans la tombe. N'aurais-tu pas, par hasard, quelque médecine qui m'empêchât de rendre l'âme. ?

— J'ai quelques remèdes pour ceux qui sont réellement malades.

— Oh ! merci ; ils sont sûrement pour moi.

— Quel est donc ton mal ?

— J'ai mal au corps.

Voilà à coup sûr une maladie de caractère assez vague, mais qu'on vous cite à tout bout de champ. Ce n'est qu'une tactique, comme vous allez voir. On ne veut pas se compromettre et s'exposer à nommer un malaise contre lequel je pourrais ne pas avoir de spécifique. Je reprends donc :

— Mais, ma vieille, ton mal est par trop général. Je crains bien de ne point avoir ce qui lui convient.

Elle ne se décourage point, et levant sur moi une paire d'yeux qui ne paraissent guère malades, elle me demande doucement :

— Quels remèdes as-tu donc apportés ?

Voilà le piège ; ne vous y laissez pas prendre. Quelle que soit la médecine que vous nommiez, il est certain à l'entendre que c'est précisément ce qu'il lui faut pour l'empêcher de trépasser.

Vous êtes-vous hasardé à produire un de vos flacons ? Tous les yeux se braquent sur le séduisant liquide qu'il contient et plus d'un curieux vous demande l'usage auquel il est destiné. Gardez-vous bien de le dire, car alors encore vous donnez dans le panneau et, sous peine de faire plus d'un mécontent, vous aurez à partager vos drogues à des gens qui n'en ont nullement besoin. Votre interlocuteur ne manquera pas de vous assurer que c'est exactement le mal dont il souffre depuis si longtemps, ou bien, s'il est un peu plus véridique, il déclarera qu'il se sent justement porté à ce genre de maladie. Or, comme dit le proverbe anglais, une once de précaution à temps vaut mieux qu'une livre de médi-

caments pris trop tard. Donc, notre pharmacie ambulante doit y passer.

Et remarquez que plus vos drogues sont fortes, plus elles sont appréciées. Partant du même principe, l'Indien avalera souvent d'un trait un remède qui ne doit se prendre qu'en petites doses et en plusieurs fois. Souvent je me suis demandé quel poison pourrait avoir raison de ces constitutions de fer!

L'imagination joue aussi un très grand rôle dans l'économie domestique du sauvage. Tel malade, qui devrait guérir, mourra infailliblement, s'il est convaincu que son cas est désespéré, tandis que d'autres, qui sont peut-être en danger, pourront recouvrer la santé, s'ils ont foi dans vos lumières médicales. Si je n'étais discret, je pourrais citer ici les cures merveilleuses que le bon P. BLANCHET, mon vénérable *socius* des temps passés, a opérées à la Mission du lac Stuart avec ce qu'on déclare n'avoir été que de l'eau coupée d'un peu de thé ou de vinaigre.

Et maintenant au catéchisme et remettons les âmes en règle avec le bon Dieu. Les sauvages de Natléh ou Fraser Lake sont avides d'instruction, ce qui facilite assez ma tâche sans pourtant la rendre moins laborieuse. Bien qu'ils ne soient pas plus que d'autres Indiens des modèles de véracité, vous ne pouvez leur faire de plus sanglante injure que de les traiter de menteurs. Et pourtant le mensonge a pour eux des limites beaucoup moins étroites que pour nous. Vous trouvez-vous dans l'impossibilité de tenir une promesse? Vous avez menti. Vous trompez-vous dans telle ou telle assertion? Vous avez menti. Vous permettez-vous un propos plaisant et évidemment inexact? Vous avez menti. Au catéchisme, je dois corriger ces notions peu orthodoxes, sans en compter une foule d'autres.

Nous avons d'abord cinq minutes de récollection, pen-

dant lesquelles chacun est censé rechercher dans sa mémoire les traits les plus saillants du sermon. Je ne jurerais pas que d'aucuns n'emploient ce temps à faire des vœux pour n'être point interrogés.

— Voyons, Léon Tœlkwah (*le Crapaud*) ; réfléchis bien à ce qu'a dit le prêtre ce matin, et réponds-moi.

Mon crapaud baisse la tête et devient pour le moment le point de mire de tous les regards, puis je reprends :

— Si, pour me débarrasser d'un importun qui veut à toute force savoir où j'ai pris telle ou telle chose dont je refuse de lui révéler la provenance, je lui disais que je l'ai prise dans la lune, serait-ce un mensonge ?

— Pour sûr.

— Et pourquoi ?

— Parce que tu n'as jamais été dans la lune.

Voilà un bon point qui en vaut un autre.

Au cours de la retraite, comme du reste dans toutes les localités où je passe, tous les petits différends sont réglés, et, la veille des confessions, les manquements publics sont réprimés par des pénitences, proportionnées à la gravité ou à la fréquence de la faute. Puis le lendemain matin la corne, qui sert de cloche ici, retentit à la porte de l'église, et chacun d'accourir pour examiner en commun sa conscience. Je me fais toujours un devoir de me trouver là, afin de faire moi-même l'énumération des fautes que mes gens ont pu commettre et de les exciter à la contrition et au bon propos.

Mais nous nous attardons au lac Fraser. Trois sauvages de Stony-Creek nous attendent pour nous emmener chez eux. Nous traversons la Nétchakoh, quittons sa vallée pour nous enfoncer dans l'intérieur des terres et, après une chevauchée d'une courte journée, partie au travers de petites prairies qui essaient de reprendre leur manteau de verdure, nous arrivons sur les bords du ruisseau

où, depuis quelques années, la population de deux camps s'est amalgamée pour ne former, sur la verte pelouse, qu'un seul village, dont les éléments sont groupés autour de l'église. Là, mêmes exercices qu'à Natléh, puis, vers la fin de la mission, bénédiction de quelques tombes.

Les Indiens tiennent excessivement à cette cérémonie, dont je prive impitoyablement tout défunt qui, au cours de sa dernière maladie, aurait eu le malheur de solliciter les services du jongleur. Dieu merci, cette relique des temps anciens est à peu près inconnue dans ces parages. Aussi nous rendons-nous solennellement au groupe des maisonnettes bariolées de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, qui n'est autre que le cimetière, et, de ma plus belle voix, j'entonne le chant des morts :

O Nto Nepa, néouzllht'sai !
O Père Céleste, écoute-nous !

Et tous de reprendre :

Soûtcho ntœn tazsai èn oullaônéh
Et hwèni nt'sœ thénazdatti.
Daigne venir en aide à ce défunt,
C'est dans ce but que nous te prions.

Les trois strophes chantées avec le plus de componction possible sur l'air du *Dies iræ,* nous récitons ensemble la prière pour les morts et je bénis la tombe en me conformant aux prescriptions du Rituel.

Nous voici déjà au 26 mai, et, malgré le peu de temps consacré à ces Indiens, la longueur démesurée de l'hiver nous ayant empêchés de commencer plus tôt, nous prenons congé de ces braves enfants des bois. D'autres villages réclament notre présence, et il nous faut être parcimonieux de notre temps, si nous voulons contenter tout le monde.

Le soleil du printemps nous envoie son premier sourire, les bancs de neige se font de plus en plus rares dans la forêt; les peupliers, les trembles commencent à bourgeonner et les berces et autres plantes printanières font de louables efforts pour soulever la couche de détritus et de feuilles mortes, qui cache encore leurs rejetons naissants. A cheval sur un bidet indien, je franchis les 7 milles qui nous séparent de la Nétchakoh et me trouve bientôt emporté par le courant de ce fleuve qui doit me connaître, puisque je l'ai suivi à partir de chacune de ses trois sources jusqu'à son embouchure.

A midi, nous constatons que le vide règne presque complètement dans notre boîte à provisions. Comment allons-nous faire? Les quelques canards qui prennent leurs ébats dans les remous du fleuve se montrent si sauvages!

— Si seulement nous avions la bonne fortune de rencontrer un chevreuil, soupire Bîn, le fort gaillard accroupi devant moi.

— Il n'y aurait rien d'extraordinaire à cela, remarque Léon qui connaît parfaitement la Nétchakoh; c'est justement par de beaux jours comme celui-ci que le chevreuil se tient près de l'eau.

Il avait raison. Dans l'après-midi, pendant que nous doublions un coude du fleuve, je vis Bîn saisir brusquement son fusil, tandis que son camarade faisait dévier notre embarcation de la ligne droite, comme pour nous faire aborder. Je regarde de mes deux yeux: ô bonheur! un faon, un superbe faon se tient debout à 700 ou 600 mètres en aval et semble nous braver.

— Pourvu qu'il ait la patience de nous attendre! fais-je à part moi.

Mais soudain un choc violent fait de nouveau virer notre canot et le voilà remis au large.

— Qu'est-ce enfin, demandai-je à mes compagnons qui tous les deux font maintenant force de rames et laissent le gibier à gauche sans s'en occuper autrement.

— Ne vois-tu pas là-bas, juste au milieu de la rivière ? Ce sont les père et mère du petit chevreuil, qui traversent à la nage.

— Enfin nous ne jeûnerons plus, me dis-je.

Impossible, en effet, de manquer le gibier dans l'eau, à moins de lui laisser le temps d'atterrir. Or, le fleuve, ici, a 400 mètres de large ; il est rapide et les fauves sont loin du rivage.

Le cœur allègre, nous fonçons dessus et pan!... En voilà un qui n'en reviendra pas, pensons-nous. C'est la biche que nous avons tirée ; son sang se mêle aux vagues, tandis qu'elle essaye convulsivement de se diriger de l'autre côté.

— Hourrah ! tuons-les tous les deux, m'écriai-je. Maintenant sus au chevreuil et ne le manquons pas.

Un second coup de feu retentit et le daim fait un bond en l'air. Puis imaginez-vous que, malgré la charge qu'il a reçue en plein poitrail, il prétend nous échapper ! Voyez-le qui bondit et rebondit sur l'eau, pendant que le chasseur recharge son arme à la hâte. Les circonstances le favorisent, car il vient de tomber sur un banc de sable légèrement submergé, ce qui explique ses soubresauts désespérés. De nouveau à la nage pour traverser un chenal plus profond, il va aborder, tandis que l'Indien s'occupe nerveusement de son fusil.

C'en est fait, il a déjà les deux pattes de devant sur la grève ; un bond et le voilà hors d'atteinte. Mais s'il est prêt à nous échapper, Bin n'est pas moins prêt à le tirer.

— Courage, Bin ; vise bien et ne le manque pas.

Le chien du fusil retombe sur la capsule et tac ! le fusil a râté. Qu'est-ce bien ?

L'Indien inspecte son arme. Miséricorde ! Dans son empressement, il a mis la poudre d'un côté et la balle de l'autre !...

Pendant ce temps, le gibier a disparu dans le fourré, où le chasseur le suit quelque temps, grâce à la traînée de sang qu'il a laissée sur son passage ; mais il parvient à se cacher définitivement.

— Et la biche ? Allons l'achever.

La biche a gagné la rive opposée. Elle fait assez longtemps de vains efforts pour l'escalader. Mais nous jouons de malchance. Par un suprême effort, elle gravit le dernier rempart qui la sépare du bois, et maintenant adieu !

Nous nous regardons tout penauds et poussons ensemble une exclamation de dépit. Puis c'est moi qui commence :

— Où est le faon qui attendait si patiemment notre coup de fusil ?

— Et la biche que nous avions si bien tirée ?

— Et le daim que nous étions si sûrs de tenir ?

Puis, mes deux compagnons en chœur :

— Allons, n'en parlons plus. Rien que d'y penser c'est à faire mourir de honte.

Quant à moi, je ne puis que signifier ma profonde conviction, acquise par l'expérience, que les blancs disent vrai, qui soutiennent qu'on ne gagne rien à courir deux lièvres à la fois.

Au fort Georges, nous sommes reçus par force décharges de mousqueterie accompagnées de coups de canon.

— Du canon au fort Georges ? me direz-vous.

— Et pourquoi pas ? Seulement, ici, c'est du canon sauvage.

Simon, qui m'accompagna autrefois à la mer, a perforé des pièces de bois et rempli les trous de poudre bien bourrée, dont l'explosion fait des nuages de poussière, au grand contentement des Indiens, qui trouvent cela fort imposant.

Ceux-ci sont toujours bien disposés, mais assez faibles devant la tentation. C'est une population toute jeune, ce qui explique les écarts dont elle se rend parfois coupable. Un moyen d'exciter au bien, chez nous, est la réception du scapulaire. Je n'admets à cette faveur que ceux qui s'en rendent dignes, et, comme plusieurs la sollicitent en ce moment, ce m'est un gage de leurs bonnes dispositions.

Mes instructions furent bien écoutées ; on fut assidu au catéchisme, et, en outre des nouveau-nés, je baptisai une vieille Sékanaise, qui était parvenue à apprendre les éléments de la doctrine chrétienne. Puis je dis au revoir à cette sympathique population et descendis le Fraser en route pour la Mission du lac William, où m'appelait la même raison, qui, l'année dernière, avait nécessité un voyage identique.

De cette tournée en dehors de mon district, je ne rappellerai qu'un incident. Arrivé à Quesnelle trop tard pour prendre le bateau qui venait de partir pour Soda-Creek, je dus m'armer de patience et attendre son retour. Or, voilà que le soir même de mon arrivée, on reçoit un télégramme de Soda-Creek.

« Le capitaine du steamer est tombé sans connaissance au sortir du souper et il n'a pas encore repris ses sens. »

Une heure après, l'électricité nous annonçait le dénouement :

« Le capitaine Odin est mort ! »

Comme son nom l'indique, il était fils de Français et,

partant, catholique, et, à la prière de sa veuve, accourue de New-Westminster pour assister aux funérailles, je dus présider la cérémonie. J'avouerai mon embarras : loin de ma chapelle, sans rituel ni même de soutane, je fus contraint d'improviser un service qui ne ressemblait guère à celui de la liturgie catholique. Je profitai de la circonstance pour dire un mot de l'incertitude de la vie et de la nécessité de se tenir prêt; car, ajoutai-je, en empruntant un mot fameux de la liturgie anglicane, *in life we are in death* (au milieu de la vie, nous sommes dans la mort).

— Service très émouvant, commentèrent les assistants en témoignage de leur satisfaction.

A leurs yeux, pareilles cérémonies ne sont guère qu'un dernier hommage rendu à la mémoire du défunt et qu'il convient de rendre le plus théâtral possible. Leur ambition ne va pas au delà. Pour nous, catholiques, à qui la mort n'enlève pas tout espoir, nous ne nous sentirons pleinement satisfaits que lorsque nous aurons payé notre tribut de prières à une âme, citée si soudainement au tribunal du Souverain Juge. *Requiescat in pace!*

De retour à Quesnelle, je remontai au fort Georges par une voie détournée. Autant pour éviter le soi-disant sentier, qui passe au travers d'une inextricable forêt, que pour explorer la rivière Boueuse (*Mud River*) et sa vallée, je pris à gauche, une fois rendu à la rivière Black-Water et me dirigeai vers l'ouest. Nous étions alors au 14 juin, et, favorisés d'un temps assez beau, nous tombâmes bientôt sur le cours d'eau que je devais explorer. Nous le longeâmes pendant une dizaine de milles au travers de saussaies et de petites prairies, qui n'avaient qu'un inconvénient, celui de ne pas offrir un terrain assez ferme au sabot du cheval. Vers 4 heures de l'après-midi, mes compagnons hument l'odeur de fumée; notre

course à cheval touche à sa fin. C'est le campement de Simon qui a eu l'obligeance de venir nous creuser un tronc d'arbre qui nous servira de canot. Ses compagnons ramèneront les chevaux au fort Georges.

Il est près de 6 heures du soir. Nous nous confions à notre frêle embarcation et en route pour le fort Georges. La rivière Boueuse est une suite de méandres, alimentés par une eau rapide et fortement chargée du limon qu'elle arrache à ses rives, d'où vient son nom anglais de *Mud River*. Pour l'Indien, c'est la rivière aux castors, *Tsu-la-koh*, dénomination qui lui convient tout aussi bien. Elle est si rapide et, par endroits, coupée d'amas de bois charriés si gênants, et son cours si irrégulier, que les sauvages mêmes, auxquels revient le droit de chasser sur ses rives, en usent très rarement, en sorte que le gibier y foisonne encore.

Nous en avons vite la preuve. Le soleil dore de ses derniers rayons les cimes des pins d'alentour, quand l'œil toujours aux aguets de mes Indiens découvre un castor qui reçoit la charge de notre fusil, avant même que j'aie pu l'apercevoir. Nous glissons, emportés par un courant fougueux, lorsqu'un nouveau coup de feu retentit. Cette fois, le chasseur a été moins adroit, le castor a plongé pour ne plus reparaître, pendant que, sur la rive opposée, un troisième suit son exemple et se précipite à l'eau.

Le soleil se couche ; imitons-le. En ligne droite, la distance à parcourir avant de tomber sur la Netchakoh est à peine de 40 milles. En suivant la rivière où nous nous sommes engagés, il nous faudra en faire plus du double, me dit-on.

Aussi, le lendemain matin, pas de paresseux. Nous sommes debout à 3 heures et avons vite repris notre course tortueuse. Le temps est abominable ; c'est une

pluie incessante qui nous trempe jusqu'aux os, tellement que je dois renoncer à relever le cours de la rivière. Par contre, il paraît que le gibier se trouve bien de ces averses. Peu après le lever du soleil, nous tirons un chevreuil, dont nous ne pouvons prendre que la peau et une faible partie de la chair : le canot est trop petit. Plus loin, c'est un castor qui vient augmenter le stock de nos provisions ; puis, vers midi, nous apercevons un gros ours noir perché au sommet d'un énorme liard, dont les jeunes pousses font son régal. La distance est grande, ce qui ne nous empêche pas de lui envoyer de nos nouvelles par l'intermédiaire de notre fusil. Étonné d'être dérangé si mal à propos au beau milieu de son dîner, maître Martin se décide à descendre, peut-être pour nous mettre à la raison. Nous ne lui en laissons pas le temps et deux autres coups de feu le font dégringoler sur l'herbe mouillée, où il tombe lourdement. Nous prenons sa peau, qui est une fourrure de prix, et, faute de place encore, nous dressons sa chair découpée en morceaux sur un échafaudage improvisé. Simon, qui doit nous suivre sous peu, en profitera.

De temps à autre, un castor nous fait saisir notre arme, mais ne nous laisse pas le temps de l'épauler. Huit de ces rongeurs, y compris ceux de la veille, se succèdent ainsi pour nous tenir en éveil. Les barrages de bois charrié se mettent de la partie et nous sommes obligés de nous faire avec la hache un chemin à travers des saules, où l'eau débordée est à peine suffisante pour maintenir notre pirogue à flot.

Puis la rivière se fait de plus en plus rapide, ses méandres se rapprochent, forment ainsi nombre de presqu'îles, lorsque nous entendons au loin de sourds mugissements. Inutile de nous demander la raison de ce bruit insolite : les vagues blanchissantes que nous aper-

cevons bientôt nous donnent la certitude que nous ne nous sommes point trompés dans nos conjectures. C'est l'accompagnement obligé de nos cours d'eau : un rapide. Nous le franchissons sans autre désagrément que d'énormes vagues qui retombent sans façon dans notre canot, déjà trop petit. Force nous est d'aborder immédiatement pour ne pas couler à fond.

Enfin, vers 10 heures du soir, exténués de fatigue et tout grelottants, nous apercevons, sur la gauche de la rivière, un campement de sauvages du fort Georges. C'est demain dimanche et, pourtant, nous ne pouvons aller plus loin. Nous nous reposons avec eux, et, le lendemain matin, nous nous rendons ensemble au village, où nous avons la sainte messe. Encore quelques confessions, et nous nous préparons à un autre voyage.

En bonne règle, je devais alors reprendre le chemin du lac Stuart. Mais, dans ce cas, comment visiter les Sékanais du lac la Truite, qui n'ont pas vu de prêtre depuis plusieurs années? Je ne serai pas plutôt de retour à la Mission, qu'il me faudra partir pour le lac Babine. Depuis quelque temps, je nourris un projet qui obviera à ces difficultés. Au lieu de rentrer directement à la Mission, je ne m'y rendrai qu'après avoir passé par le lac la Truite, que je puis gagner en remontant le Fraser jusqu'au portage Giscome et en descendant le système fluvial qui aboutit au fort Mac-Leod. Pour moi, c'est une voie toute nouvelle ; le trajet n'en sera que plus intéressant. Pour mes rameurs, ce sera au moins une semaine de navigation excessivement laborieuse; mais, Dieu merci, il y a encore des gens de bonne volonté au fort Georges. Quatre jeunes gens se dévouent à mon service. A la garde de Dieu !

Le soleil du lundi 19 juin s'est levé chaud et brillant ; pas le moindre nuage pour tempérer l'ardeur de ses

rayons. La nature vient enfin de se réveiller définitivement de son sommeil de huit mois et les bords du Fraser ont repris leur verdure printanière. C'est la belle saison qui nous revient, ce sont les chants variés de la tribu emplumée, et, sous la feuillée, les bruissements de mille insectes, venus l'on ne sait d'où. La grive redit sa gaie chanson sur l'églantier fleuri, et, parmi les aubépines, l'oiseau-mouche à la gorge de rubis voltige de fleur en fleur, en quête des sucs où il trouve sa subsistance. L'oiseau-mouche, c'est le papillon, c'est l'abeille ; guidé par son bourdonnement, vous le cherchez sur la corolle de la rose sauvage, lorsque déjà la fleur de l'amélanchier a reçu sa visite.

Le fleuve est enflé et houleux et plus d'un prophète indigène nous prédit qu'il ne nous faudra pas moins de cinq jours rien que pour franchir les 37 milles qui nous séparent du portage. Mais mon équipage est actif et se montre plein de bonne volonté, ce qui me permet de bien en augurer pour le voyage. De fait, il faut toute l'activité dont on est capable pour résister à la fougue du torrent, d'autant plus que, à cette saison, le lit du fleuve est trop profond pour permettre l'usage de la perche. Nous remontons donc à l'aviron, chacun de mes rameurs se tenant debout dans le canot et manœuvrant si bien qu'en un clin d'œil ils sont tout en nage. Parfois les branches du rivage, les troncs d'arbres ou les rochers qui dorment sur l'eau peuvent seuls nous empêcher d'aller à la dérive. Bien souvent nous faisons 5 mètres en avant pour redescendre de 10. Tous alors s'arment de courage, chacun rivalise avec son voisin, et, au milieu des clameurs de l'équipage, qui dominent à peine le grondement des flots, nous parvenons à doubler la pointe qui s'est montrée si réfractaire à nos efforts.

Vers le soir, nous passons un campement d'Indiens,

qui nous font présent d'un morceau d'ours et nous campons à quelque distance en amont, après nous être approprié sans scrupule deux magnifiques *tsappai* ou truites de rivière, que nous décrochons de l'hameçon auquel elles se sont fait prendre le long du rivage.

Le lendemain, mêmes efforts surhumains pour vaincre la rage des eaux, qui, il faut bien le dire, ont pourtant considérablement baissé la nuit précédente et sont, en conséquence, un peu moins revêches. Les crues et les baisses du Fraser sont d'une soudaineté incroyable. Dieu merci, la chaleur devient moins accablante, ce qui est pour nous le présage d'une nouvelle baisse. Nous l'accueillons avec d'autant plus de satisfaction que notre marche n'en sera que plus prompte.

Un peu avant midi, un autre campement, sur un delta à l'embouchure de la rivière Saumon, nous invite à nous reposer un instant. Puis tous ces Indiens se mettent en branle, et nous continuons notre route en leur compagnie.

Moins d'une heure s'écoule, et soudain des aboiements réitérés nous portent à traverser un chenal formé par l'île que nous longeons.

— Un ours ! Abordons, fait un de mes compagnons.

Puis, un second de le corriger :

— Regarde donc bien ; il y en a deux.

Alors on nous crie d'un des canots qui suivent :

— Passez votre carabine au prêtre ; le prêtre va les tirer.

Et je saute à terre en quête des fauves, qu'on me montre réfugiés dans les hautes branches d'un liard. Je fais feu et l'un d'eux mord la poussière. Un second coup retentit près de moi avant que j'aie eu le temps d'épauler à nouveau et le compagnon de ma victime la suit au pied de l'arbre. Ce sont de jeunes ours, dont la chair rendra grand service.

Dans l'après-midi, je mesure le fleuve ; mon télémètre accuse une largeur de 500 mètres.

Le soir, nous campons seuls, la bande qui nous accompagnait ayant abordé avant nous pour s'enfoncer dans les bois.

Décidément, nous pouvons bénir notre étoile : la rivière continue toujours à baisser, ce qui explique la longueur de nos étapes. Le mercredi matin, une espèce de rapide, un barrage sous-marin, semé d'énormes débris de rochers, qui donnent naissance à autant de vagues incommodes, semble vouloir nous arrêter un instant. Mais comment résister aux efforts désespérés de mon équipage ? Après quelques reculades, nous finissons par les franchir sans trop d'avarie.

Il n'en est pas toujours ainsi. Il y a un certain nombre d'années, un bateau, conduit par six blancs venus de l'est, y échoua. Tous leurs bagages ainsi que leurs provisions tombèrent à l'eau, tandis qu'eux-mêmes furent assez heureux pour gagner le rivage. Heureux, est-ce bien le mot ? Vous allez voir. Ils n'étaient pas à plus de 30 milles du fort Georges ; mais aucun d'eux ne connaissait le pays. Découragés par l'accident et sans aucun moyen de subsistance, ils se contentèrent de languir quelque temps près du lieu de leur naufrage. Puis, le plus faible ou le moins populaire de la bande fut immolé sans pitié et dévoré par ses compagnons. Un autre eut le même sort, puis un troisième, puis encore un quatrième, jusqu'à ce qu'il ne restât plus que deux de ces cannibales, qu'un de mes Indiens rencontra, errant à l'aventure, après s'être rassasiés à cet affreux festin.

Mais, trêve à ces sinistres souvenirs et abordons à cette petite prairie qu'on nous signale de l'autre côté du fleuve. Il n'est que midi et nous sommes arrivés à l'extrémité du portage.

Deux jours et demi au lieu de cinq ! Mes braves pagayeurs en sont encore fiers.

En quittant le Fraser pour nous diriger au Nord-Ouest, nos bagages sur le dos, nous avons une vue splendide des sommets des montagnes Rocheuses tout couverts d'une neige immaculée, que le soleil caresse en ce moment de ses plus chauds rayons. Selon mon habitude, je me porte en avant, et, pendant que je chemine lentement le long d'un sentier passable, un bruit de branches qui se cassent frappe mon oreille. Impossible de s'y méprendre : c'est un ours qui fait sa promenade dans le bois. J'attends mes porteurs, qui ont la carabine avec eux, mais Martin ne les attend point et prend le large.

Nous campons à l'autre extrémité du portage, sur les bords d'un petit lac où le huard fait entendre son cri plaintif, qu'on prendrait souvent pour celui d'un homme en détresse. C'est le lac Sommet (*Summit Lake*), gentille pièce d'eau parsemée d'îles boisées et longue de 9 milles environ. Il pourrait être regardé comme l'une des sources du Mackenzie, d'où lui est venu son nom.

Son déversoir, rivière fameuse dans le pays pour les myriades de maringouins qui la hantent en été, a des dimensions fort inégales, et, abstraction faite de ses innombrables méandres, elle se dirige constamment vers le nord. Ce cours d'eau est si poissonneux, que Charles, un de mes rameurs, tue trois carpes à coup d'aviron dans l'espace de quelques minutes.

« Muet comme un poisson » est un dire qui, en France, a la force d'un axiome. Et, pourtant, si je vous disais que nous avons ici des poissons qui sont loin d'être muets?... De fait, une espèce de carpe qui se tient généralement dans les brousses de la rivière, ne manque jamais de nous saluer au passage. Un cri *sui generis* lui sert de parole. Ceci n'est point du Munchausen ; je l'ai entendu

maintes fois, et les sauvages ont un mot pour l'exprimer.

Parfois la rivière se rétrécit extraordinairement, et alors elle nous entraîne dans une course vertigineuse ; puis elle semble se modérer un instant et nous nous trouvons soudain sur une écluse de castors que nous sautons gaiement. Plus loin, elle s'élargit démesurément et ses eaux noirâtres, fatiguées sans doute de leur course effrénée, s'endorment entre les saules qui la bordent. Et pourtant, un œil tant soit peu observateur pourrait distinguer à distance des terrasses parallèles, beaucoup trop régulières pour être dues à un simple accident de la nature. Des géologues, à la tête desquels on compte le docteur G. Dawson, soutiennent à ce sujet une théorie qui paraît assez plausible. D'après eux, le Fraser, au lieu de se détourner vers le sud comme aujourd'hui, se serait autrefois écoulé entre les terrasses que nous avons sous les yeux et qui ne seraient autre chose que les rives primitives de ce fleuve. Cette hypothèse, si tant est qu'elle ne soit qu'une hypothèse, donnerait la raison de l'extraordinaire irrégularité de ce cours d'eau. Pendant des centaines de milles, il s'est creusé dans la roche un lit si étroit et si tourmenté, qu'on ne peut guère le prendre pour sa voie naturelle.

Nous arrivons au fort Mac-Leod, sur le lac la Truite. Cette dernière pièce d'eau, qui est longue de 17 milles environ, est le cinquième lac que nous traversons depuis le portage Giscome. La rivière Croche en est le trait d'union. Accompagnés d'une famille indigène que nous avons raccrochée en chemin, nous arrivons chez les Sékanais le samedi après midi. Avant d'aborder, nous inspectons les tentes dressées le long du rivage : pas très nombreuses, partant beaucoup d'absents. Je ne pourrais pourtant en vouloir à ces derniers : ils n'étaient point fixés relativement à l'époque de ma visite, et puis le Sé-

kanais doit voyager, s'il veut manger. Deux bandes ne sont pas loin, me dit-on ; un courrier leur est envoyé et elles ne tardent pas à nous rejoindre.

Une autre difficulté faillit s'opposer dès le début à la réussite de la retraite que je leur suis venu prêcher. On sait que les Sékanais, nomades invétérés, n'ont ni maisons, ni même de huttes d'été, et qu'ils doivent la construction de leur église à l'obligeance d'Indiens de la Mission. Or, la neige a été si épaisse l'hiver dernier, qu'elle a effondré sous son poids le toit de cet édifice de style plus que modeste. Cet accident n'occasionne pourtant qu'un moment d'embarras. On déblaye les débris qui jonchent le plancher, et le coton de grandes tentes nous sert de toit. Surviennent la pluie et la bourrasque, cette voûte improvisée cédera sous les efforts de la tourmente et nous déversera des torrents d'eau dont l'autel même ne sera pas toujours indemne. Mon auditoire n'y prend garde et n'en est pas moins recueilli durant la sainte messe et attentif pendant le sermon qui suit.

Les exercices ordinaires ne suffisent pas à mes Sékanais. Bien que nous soyons au solstice d'été, époque d'interminables journées dans ce pays, nous avons chaque soir une longue veillée près du brasier qui brûle à l'entrée de ma tente, et, jusqu'à minuit au moins, les échos du lac redisent nos chants sacrés. Ce sont des enfants entourant leur père et profitant de leur mieux de sa courte visite.

Le jour du départ approche. On le sait et l'on s'en désole.

— Ne serait-il pas préférable que le prêtre nous négligeât entièrement, puisqu'il est si pénible de le voir nous quitter ? gémit un de mes chanteurs.

Là encore je bénis quelques tombes, entre autres celle d'une femme, dont le cadavre fut apporté à dos par son mari désireux de lui procurer cette faveur. Cette pénible

corvée dura près d'une semaine. Un mariage, 12 baptêmes d'enfants et les confessions de toutes les personnes baptisées, en âge de s'approcher du saint tribunal. Puis, suivi des regrets de cette innocente population, je prends le chemin de la Mission en compagnie de deux jeunes gens du lac Stuart venus à ma rencontre. Adieu, bons Sékanais, que Dieu vous garde de vos deux ennemis temporels : la faim et la dent de l'ours gris, et surtout qu'il vous donne de ne pas oublier les promesses faites à son ministre !

Nous mîmes trois jours pour nous rendre au lac Stuart, et pourtant, mes deux compagnons qui faisaient le trajet à pied, ne se plaignirent jamais du peu d'entrain du cheval qu'ils m'avaient amené.

Un petit incident, qui faillit dégénérer en catastrophe, vint rompre un instant la monotonie du retour. Le printemps avait été tardif dans tout le pays, et la fonte des neiges ne se produisant qu'en été, alors que les jours sont longs et la chaleur intense, avait fait déborder non seulement les cours d'eau, mais même nos grands lacs. Arrivés à la rivière qui sort du lac en Long, nous nous demandâmes comment la traverser. Des pièces de bois de dimensions fort inégales, petits troncs d'arbres moitié pourris, moitié consumés par le feu, gisaient sur le rivage. C'étaient les restes du soi-disant radeau dont s'étaient servis mes compagnons.

— Avec ton cheval, tu pourras sans doute traverser à gué, fit Patrick, dit *Lukat ;* l'eau s'est retirée depuis notre passage.

— Hein ! La rivière paraît bien enflée, remarquai-je peu convaincu.

J'avais manqué me noyer autrefois dans une circonstance analogue, et depuis je n'aime point à m'aventurer le premier dans l'eau profonde.

On voulut insister, et je coupai court en confiant mon cheval à Patrick qui paraissait si sûr de son coup.

— Quant à moi, ajoutai-je, je passe en radeau.

De longues bandes d'écorce sont donc arrachées aux saules voisins, et mes compagnons s'en servent pour relier tant bien que mal les éléments vermoulus du radeau qui, malgré tout, n'acquirent qu'une solidité fort douteuse. Puis je m'agenouille doucement sur deux des pièces à demi-carbonisées, qui font immédiatement bascule dans l'eau. Évidemment il faut me tenir tranquille si je veux traverser à sec. Johny s'arme alors d'une longue perche dont il se sert pour diriger notre embarcation. Mais il a mal calculé la vitesse du courant ou trop présumé de ses propres forces. Trop pressé de traverser, il manque le débarcadère et nous voilà emportés à la dérive sans pouvoir aborder. Mon nautonier se cramponne à sa perche, qu'il plante solidement dans le lit de la rivière. Un instant stationnaires, nous sommes emportés dans une course furibonde, aussitôt qu'il dégage sa perche pour la porter en avant. Or, à quelques mètres en aval, les vagues d'un rapide nous avertissent du danger que nous courons, tandis qu'un peu plus bas c'est une chute d'au moins 60 pieds qui nous attend. Loin, loin en arrière, Patrick, fièrement braqué sur mon bidet, gesticule comme un moulin à vent et nous crie des conseils que le tapage des vagues nous empêche d'entendre.

Impuissant à résister à la fureur du courant, Johny saute à l'eau, qui, par bonheur, ne lui vient alors que jusqu'aux aisselles, et se cramponne au radeau pour l'empêcher de courir vers l'abîme. Impossible même de le maintenir en place.

« Je n'en puis plus, me crie-t-il alors; si tu ne veux pas te noyer, saute vite sur moi, ou bien je lâche prise. »

Or, remarquez que nous nous tournons le dos et qu'il

m'est impossible de remuer sans m'exposer à faire le plongeon. Il fallut pourtant m'exécuter sous peine de me creuser une tombe aqueuse, comme disent les Anglais. Prenant pour objectif les épaules de mon nautonier maladroit, je sautai résolument et retombai... à l'eau, juste au-dessus du rapide. J'allais y être emporté, quand Johny m'empoigna vigoureusement, et aidés l'un par l'autre, nous pûmes sortir de ce mauvais pas. Le soir de cette aventure je n'en étais que plus dispos.

A la Mission, je ne restai que cinq jours; je dus repartir pour le lac Babine. C'est un trajet de 160 milles, et pourtant il m'est si familier que je n'ai pas la patience de m'y arrêter. Nous faisons étape à quatre villages différents : Pintché, Tchatché et Yakoutché sur le lac Stuart, et Nito-Ato, ou le vieux Fort, sur le lac Babine, et nous nous arrêtons au cinquième qui est Hwotat, lieu traditionnel de nos réunions.

Je n'ai pas à me plaindre de l'esprit des Babines du lac. Chez eux pas plus qu'ailleurs, tout n'est pas parfait sans doute. Le diable y montre bien de temps en temps qu'il ne s'endort pas; mais on y fait preuve d'une bonne volonté incontestable, et les prévaricateurs y sont vite remis à la raison par les chefs et leurs aides.

La très grande majorité de ces sauvages est maintenant baptisée. Un des notables de l'endroit, qui jusqu'ici avait conservé ses attaches pour les festins prohibés, reçut enfin, avec sa femme, l'eau régénératrice, qui, outre qu'elle changeait Sallousa en Basile, en fit un enfant de Dieu tout en le laissant Babine.

Chez ces Indiens, qui sont si sujets à se relâcher, il faut profiter des moindres incidents pour les maintenir dans leur ferveur première. C'est ainsi que l'année dernière j'appris qu'à Hazelton, poste voisin du rocher Déboulé, et partant fréquenté par nombre de Babines, le ministre

protestant faisait bâtir un superbe temple pour ses adeptes atnas. Du même coup, je remarquai que l'église de Hwotat menaçait ruine à cause de l'instabilité de ses fondations. A l'œuvre donc, braves Indiens; démontez votre église et rebâtissez-la plus solide et plus belle que jamais, et surtout ne laissez pas la palme aux protestants !

Ce qui fut dit fut fait. Incontinent l'église fut jetée à terre, ses bases renouvelées, ses proportions peu régulières rectifiées, son plancher doublé, comme précaution contre les grands froids, et son intérieur revêtu de plusieurs couches de peinture. En même temps, deux de nos meilleurs ouvriers du lac Stuart prêtaient leur concours à l'œuvre du bon Dieu et suppléaient quelque peu à l'insuffisance des lumières architecturales de nos Babines.

On en était là au moment de ma visite de cet été, et tous étaient enthousiasmés de la tournure que prenait leur église, jadis si froide et si nue.

— Qu'on nous parle donc encore du temple du ministre, disaient-ils dédaigneusement, est-il donc à comparer avec notre église, dont l'intérieur s'est paré de l'azur du ciel ? Dans le temple, vous vous trouvez dans une maison bourgeoise; ici, c'est bien autre chose, notre église à nous, c'est le paradis anticipé !

C'est ainsi que, sans le savoir, ils redisaient la parole de nos Saints Livres : *Hæc est domus Dei et porta cœli.* Vous avez raison, chers amis; mais que sera-ce donc quand elle sera ornée des grands papiers (images), des papiers surmontés de croix (chemin de la croix), et, qui sait, peut-être même d'hommes sculptés (statues) ?

La route du lac Babine au rocher Déboulé est toujours aussi pittoresque. Je l'ai décrite ailleurs (1); inutile d'y revenir. Je trouvai les sauvages du rocher Déboulé sous l'effet d'un événement qui les avait quelque peu décon-

(1) *Au pays de l'ours noir.*

certés. Une femme baptisée, malade depuis longtemps, venait apparemment de perdre la raison. Aussitôt grand émoi dans le camp : aux yeux de l'Indien pareille infortune ne peut venir que du diable. Une folle chez eux, c'est une possédée chez nous. Le rocher Déboulé a toujours été fameux pour ses sorciers. Voilà un cas désespéré ; belle occasion pour ceux-ci de montrer au vulgaire leur empire sur les esprits. Plusieurs sorciers se réunissent donc pour faire leurs incantations sur la pauvre Cécile ; mais elle ne tarde pas à leur montrer qu'elle est encore plus saine d'esprit qu'eux tous. Elle les repousse vigoureusement, leur jette ce qui lui tombe sous la main et leur déclare qu'elle appartient au prêtre et que le prêtre seul peut la guérir. Puis elle se précipite au dehors et se met en route, fiévreuse comme elle est, pour aller me trouver au lac Babine, où elle sait que je viens d'arriver.

On la ramène au logis, et, pour éviter une seconde escapade, on la garrotte sans pitié, puis, malgré ses protestations, on commence en sa faveur les insufflations et les chants magiques et les roulements du tambour et les danses ahurissantes qui constituent ici la prière du diable. Les malins esprits qui sont supposés l'obséder, persistant à ne point déguerpir devant ce tintamarre assourdissant, les jongleurs se font ours gris et, couronnés des griffes de cet animal, ils accablent la pauvre femme de leurs cris inhumains. Un feu de bois vert est enfin allumé dans la loge ; sa fumée ne manquera pas, assure-t-on, d'avoir enfin raison de ces esprits récalcitrants ; comme si le feu et la fumée n'étaient pas l'élément normal de pareille engeance !

Le lendemain matin, nos sorciers voulurent recommencer la même comédie. Il n'était plus temps ; Cécile était morte !

Naturellement je n'eus pas de peine à leur montrer tout

l'odieux de leur conduite. Sans eux, Cécile vivrait encore, leur assurai-je, et, devant Dieu et devant les hommes, ils étaient ses bourreaux. L'inanité de leurs simagrées était manifeste ; puisqu'ils ne peuvent guérir personne, pourquoi essayer de damner leurs semblables en les faisant consentir à des pratiques qui ne peuvent que nuire à la santé et sont si contraires au premier commandement : « Je suis le Seigneur ton Dieu, tu n'auras point d'autres dieux que moi » ? Quelle présomption à des déguenillés, à des pouilleux comme les jongleurs, de vouloir s'accaparer le rôle de la divinité même ! Partout où ces coutumes infernales ont cessé, partout où l'on s'est donné tout entier à Dieu, la population augmente, les maladies sont rares et cèdent à la prière et aux remèdes des blancs, tandis qu'ici, où le démon règne presque en maître, n'est-il pas évident que la mort a établi ses quartiers généraux ? Alors n'est-il pas temps d'en finir avec ces prétentions fondées sur une imagination malade?

Et j'insistai et je tonnai, citant à l'appui de ma thèse nombre de faits bien connus de mon auditoire, et, pour la première fois peut-être, j'eus la consolation de voir que mes paroles faisaient entrer la conviction chez ces natures si encroûtées dans leurs vieilles superstitions.

Deux jours après, le plus fameux jongleur de l'endroit venait me trouver : « Je fais pitié, dit-il ; délivre-moi de cette magie qui me tue. Si tu réussis, je promets de me préparer au baptême. »

Afin d'être en état de le désabuser, je lui fis décrire la manière dont l'esprit, c'est-à-dire la magie, s'était emparé de lui, et voici le résumé de ce qu'il me raconta :

Il errait un jour sur la montagne en compagnie d'un autre chasseur, et, malgré leurs nombreuses allées et venues, ils ne trouvaient rien à tirer. Il faisait chaud, la faim les tourmentait ; ils marchaient, ils couraient, espé-

rant toujours trouver un gibier qui semblait les fuir. N'ayant rien à se mettre sous la dent, mon Yœs'en — c'est le nom du sorcier — fuma sans discontinuer jusqu'à ce que la tête commença à lui tourner. Le soir, le temps se mit au froid, et le chasseur, affamé et accablé de fatigue, s'affaissa soudain et perdit connaissance. Puis ce furent des frissons violents suivis de contorsions à n'en plus finir. Quand il revint à lui, Yœs'en était paralytique, et depuis, c'est l'exercice ou métier de jongleur qui le fait vivre.

Je cite ces détails, tout insignifiants qu'ils soient, pour donner une idée des phénomènes que les sauvages regardent comme l'indice de pouvoirs surnaturels. D'après eux, la pamoison du chasseur, suivie des contorsions, qu'était-ce, sinon l'esprit de la magie qui venait de s'emparer de lui? En réalité, comme je l'expliquai à mon interlocuteur, ce qui n'est point imagination n'est rien moins que naturel. A jeun comme il était, la nicotine du tabac avait été trop forte pour sa constitution déjà affaiblie par la fatigue et un refroidissement sérieux.

Yœs'en m'écouta sans paraître très convaincu de la justesse de mon diagnostic; mais il m'assura qu'il voulait en finir, me demanda de prier pour lui, et, comme preuve de sa bonne volonté, il me remit une aumône sous la forme d'une magnifique peau de martre et s'engagea à faire tout son possible pour éviter des pratiques dont il commençait, du reste, à douter de l'efficacité. Je sais que jusqu'ici il a tenu parole. Puissent-ils persévérer, lui et ses compères !

Ne quittons pas ces parages sans saluer mon fidèle ami, M. Loring, l'agent des sauvages, qui réside tout auprès. Ce serait m'attirer des reproches discrètement formulés, mais, à son avis, non moins fortement motivés, et me priver de quelques instants de repos accompagnés

d'un confort rare en ce pays. Le foyer de M. Loring, c'est une oasis dans le désert, une goutte de civilisation dans un océan de sauvagerie. Faisant allusion à l'engouement inconcevable pour le Klondyke que nous constations à pareille époque, l'année dernière, nous remarquons ensemble combien les temps sont changés, lorsqu'un jeune homme de mine affable, mais qui boîte terriblement, demande à parler à mon hôte.

— Puisque nous en étions rendus au Klondyke, me dit Mme Loring, après le départ de l'infortuné mineur, vous venez d'en voir une relique.

Et elle me raconte que ce jeune homme avait passé par ici l'année dernière avec un compagnon, mais que ni l'un ni l'autre n'avaient pu se rendre à l'Eldorado tant prôné. Ils s'étaient bâti une cabane dans le bois, comptant y passer l'hiver; mais la faim, cette terrible visiteuse, qui connaît si bien nos pays, les menaçait évidemment, et, tandis que mon jeune homme persistait à garder la maison, son compagnon était parti à l'aventure, espérant gagner ou un campement indien ou peut-être même le village de Hazelton. Ce qu'il gagna, ce fut la mort, qu'il trouva dans le bois, après avoir vécu quelque temps de carcasses de chevaux morts, près desquels on découvrit son cadavre.

Restait mon jeune homme. Une bande d'Indiens errait un jour dans la forêt en quête de gibier, lorsqu'ils aperçurent une cabane en troncs d'arbres, à moitié enfouie sous la neige. Se hasardant à y entrer, ils s'étonnèrent de n'y trouver personne. Les restes d'un feu récemment éteint accusaient seuls le passage de l'homme. Ils allaient se retirer lorsqu'il leur sembla entendre un faible cri, comme un gémissement. Regardant de plus près, ils découvrirent, dans la mi-obscurité de la hutte, une tête d'homme, maigre et décharnée, émergeant à peine d'un

tas de couvertures qui cachaient le corps. C'était mon jeune homme qui se mourait de faim.

Les Indiens lui prodiguèrent alors tous les soins que réclamait son état désespéré. Il put bientôt se lever; mais, pendant longtemps, il lui fut impossible de marcher; il avait les deux pieds affreusement gelés. Il leur raconta alors que lui aussi s'était fatigué du campement et avait voulu l'abandonner pour éviter la faim qui le menaçait; mais que, s'étant gelé en chemin, il était revenu sur ses pas et avait franchi sur la neige glacée la distance déjà parcourue, en se servant uniquement de ses mains et de ses genoux comme moyen de locomotion.

Pour en finir avec ce Klondyke, qui, sous couleur d'offrir la fortune, a fait tant de malheureux dans nos pays, je rapporterai le cas d'un autre groupe de blancs dont on vient de m'apprendre le sort. Comme toujours les futurs mineurs étaient deux associés, et eux aussi s'étaient construit un refuge pour passer la mauvaise saison dans la forêt. L'un d'eux, qui paraît en avoir assez de la vie de privations que leur imposait le pays, a pris dernièrement le chemin de la côte. L'autre n'a pas voulu le suivre. Une bande de sauvages à la chasse l'a trouvé dans sa cabane, tenant un fusil en main et ayant le haut de la tête complètement emporté par un coup de feu. Évidemment, c'est son camarade qui l'a mis dans cette posture, après lui avoir donné le coup de grâce. Un suicidé n'aurait jamais pu garder son arme en main. Mais allez donc éclaircir pareille affaire dans un pays comme le nôtre ! Il va sans dire que son compagnon n'a pas attendu une enquête pour décamper. Quels tristes exemples pour mes pauvres Indiens !

J'arrête ici mon récit, car je m'aperçois que j'abuse de votre patience. Je suis loin pourtant d'avoir parlé de

toutes mes courses de l'été dernier. Mais bien qu'on se fasse insensiblement sauvage en vivant avec les sauvages, je me crois encore assez civilisé pour deviner que mes longueurs ont dû vous fatiguer. Si vous le permettez donc, je laisserai à une autre fois le soin de vous raconter mon voyage chez les Sékanais du lac d'Ours.

A.-G. MORICE, O. M. I.

VICARIAT DU MACKENZIE

LETTRE DE Mgr GROUARD — Traité entre le gouvernement canadien et les Sauvages du Nord. — Voyage de la commission vers le petit lac des Esclaves. — Description du personnel. — Le R. P. LACOMBE : ses noces d'or. — Assemblée des sauvages. — Clauses du traité. — Ovation aux missionnaires.

Mission de la Nativité, lac Athabaska,
27 décembre 1899.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE (1),

L'année 1899 a vu se passer un événement assez important dans notre pauvre vicariat et je crois que vous en lirez le récit avec le bienveillant intérêt qui vous anime pour tout ce qui regarde nos Missions. Je veux parler du traité que le gouvernement canadien a fait avec les Indiens du district d'Athabaska.

Ce pays fait partie du Canada et appartient à l'Angleterre, mais jusqu'à ces derniers jours, ni l'Angleterre ni le Canada, ne s'en sont occupés, sinon pour en tirer les fourrures, objet d'un commerce lucratif. On ne nous avait même pas fait la faveur d'établir un bureau de poste dans toute l'étendue de ce vaste territoire. Tout d'un coup, la nouvelle que de riches mines d'or ont été découvertes dans le haut Yukon se répand dans le

(1) Cette lettre était adressée au regretté P. ANTOINE.